

TROISIÈME ÉDITION DU FESTIVAL ALIMENTERRE

Élevage vs protection de l'environnement ?

Est-il possible de concilier élevage et environnement ? C'est la question qu'avait choisie SOS Faim pour alimenter la discussion qui a suivi la projection du film LoveMEATender le 15 octobre dernier au Vendôme à Bruxelles. Morceaux choisis d'un débat emblématique d'une controverse très actuelle.

Le festival Alimenterre vise à mettre les paysans sur le devant de la scène. Il traite de façon globale les questions d'agriculture et d'alimentation par le biais de films suivis de débats réunissant réalisateurs, experts et professionnels du secteur. Cette année, plus de 800 personnes

problématique de la conciliation entre élevage et protection de l'environnement.

Des chiffres frappants et des images chochs

C'est ce dernier thème, illustré par le film LoveMEATender, réalisé par Manu Coeman sur une idée d'Yvan Beck (voir encadrés p. 25 et p. 26), qui a attiré le public le plus nombreux. Dès les premières secondes du documentaire, le ton est donné : «*Sur l'ensemble de sa vie, chaque citoyen belge mange environ 5 vaches, 7 moutons, 42 cochons, 891 poulets, 43 dindes et 24 lapins. Dans ce petit pays qu'est la Belgique, 285 millions d'animaux sont abattus chaque année.*»

Les 14, 15 et 16 octobre derniers, SOS faim a organisé le festival de films Alimenterre à l'occasion de la Journée mondiale de l'Alimentation. Cette troisième édition s'est tenue avec succès à Bruxelles mais aussi à Marche-en-Famenne et à Rossignol-Tintigny.



Le festival Alimenterre, au cinéma Vendôme, à Bruxelles.

ont assisté à la projection de neuf films traitant de thèmes aussi variés que la spéculation sur les matières agricoles, l'accaparement des terres, l'exode rural, le gaspillage alimentaire ou encore la

Certaines images du film ont été tournées en Inde et au Brésil : «*Dans ces pays, les gens n'ont pas encore ce rapport au journaliste 'fouille-merde', explique Manu Coeman. Ils sont contents*

d'être des producteurs mondiaux et sont fiers de le montrer.» En France et aux États-Unis en revanche, les élevages industriels ont fermé leurs portes à l'équipe du film. «Aux États-Unis il existe même un décret qui interdit de filmer en survolant les élevages en hélicoptère. Ils veulent à tout prix empêcher que les gens aient un rapport avec la viande qu'ils consomment. Tandis que les éleveurs traditionnels, eux, sont fiers de montrer ce qu'ils font. Et ils mangent la viande qu'ils produisent.

«Beaucoup d'éleveurs se sentent personnellement attaqués.»

Dans les exploitations industrielles par contre, jamais ils ne voudraient manger ce qu'ils produisent car ils savent qu'ils mettent des crasses dans leur viande.»

Des propos accusateurs ?

«On ne voulait pas pointer du doigt»

À l'issue de la projection, le débat débute en force avec la réaction de Marie-Ghislaine Paris Decoster, éleveuse à Jodoigne. «Venez voir chez moi, vous verrez que ce n'est pas comme ce que vous montrez, s'indigne-t-elle. Ce film n'est pas objectif, il est uniquement à charge.



Lors du débat après la projection du film LoveMEATender.

Il globalise une situation qui ne doit pas l'être. On ne peut pas comparer le Brésil et la Belgique», poursuit l'éleveuse, indignée. Yvan Beck, l'auteur du documentaire, contrecarre l'attaque : «Il ne faut pas prendre personnellement ce que l'on dit dans le film. On ne vous attaque pas vous, on pointe un système de production particulier», répond-il. «Vous

dites des choses qui sont fausses, accuse encore M-G. Paris Decoster. On ne nourrit pas nos bêtes uniquement avec du soja et du maïs importés. Cela représente seulement 3% de la ration quotidienne.» Et Y. Beck de répliquer : «Les chiffres que l'on donne ne sont pas inventés, ils ont été obtenus auprès de la FAO et Via

[Suite à la page suivante >](#)

Un accueil « presque » unanime

LoveMEATender a reçu un accueil chaleureux, notamment au Parlement européen et au Parlement bruxellois où il a été diffusé.

«Ce film tombe au bon moment car, depuis quelques années, le ministère de l'Environnement accorde de l'importance à la thématique, et la ministre Huytebroeck avait justement besoin d'un outil didactique, se réjouit Yvan Beck. Nous espérons que notre documentaire va venir renforcer les initiatives en la matière, comme par exemple celle du 'Jeudi veggie' à Bruxelles.»

Mais la réaction de M.-G. Paris Decoster lors du débat de SOS Faim rappelle celle de la Fédération wallonne de l'agriculture (FWA). Dans Plein champs¹, M.-L. Semaille et Y. Somville reprochent à LoveMEATender de faire des amalgames et de présenter des pratiques négatives comme avérées et généralisées. «Le

¹ : Revue éditée par la FWA, édito du jeudi 26 mai 2011

spectateur ne peut que sortir de la salle en se sentant coupable de manger de la viande, et surtout de la viande bovine. (...) Le discours anti-viande propagé tous azimuts pour le moment n'est pas seulement faux, il est dangereux. De plus en plus de scientifiques de renommée internationale estiment que la polémique autour de la viande distrait la société des vrais enjeux climatiques et l'empêche d'adopter des comportements qui pourraient modifier efficacement son impact sur le climat», dénoncent-ils.

Un précédent numéro de Défis Sud consacré à l'élevage (n°98, L'avenir de l'élevage africain), nuançait également le discours anti-viande : l'élevage, responsable de 18% des émissions de gaz à effet de serre, est pointé par la FAO comme l'un des principaux responsables du réchauffement climatique. Cela concerne principalement le Nord, où en moyenne 80 kilos de viande sont consommés par habitant et par an tandis que dans les pays du Sud, les modes d'élevage sont très peu polluants.



© Jan Verbeke / SOS Faim.

Intervention de Yvan Beck, auteur du film LoveMEATender.

> *Campesina* (ndlr: mouvement paysan international) nous a même dit que certains sont sous-estimés ».

En aparté, l'auteur et le réalisateur se défendent d'avoir réalisé un film anti-viande: « Beaucoup d'éleveurs se sentent attaqués personnellement, nous explique Manu Coeman à l'issue du débat. Pourtant, il y a vraiment deux choses auxquelles on a fait attention en réalisant notre documentaire: d'abord à ne pas pointer du doigt, et ensuite à ne pas avoir d'étiquette, car on voulait toucher un public le plus large possible et ne pas être accusés d'avoir fait un film pour les végétariens. »

« Le consommateur change d'avis comme de chemise »

Au sein du public, certains semblent demandeurs d'alternatives aux circuits industriels de production de viande: « Où peut-on acheter de la 'viande heureuse'? », demande une spectatrice.

« Achetez déjà une viande belge, c'est un bon début », répond M-G Paris De Coster. « Mais vous produisez quand même du blanc-bleu belge, une race génétiquement manipulée qui est presque contre nature. Pourquoi? », questionne alors de but en blanc une autre spectatrice. « Car c'est ce que le consommateur demande, répond l'éleveuse du tac au tac. À l'époque, on nous a demandé de produire une viande tendre, saignante, pas grasse et pas chère. Les autres types de viande ne se vendent pas. On doit se plier à la demande du consommateur, et celui-ci change d'avis

comme de chemise, poursuit-elle. Il n'y a que de courtes périodes où il montre un intérêt pour la viande de qualité. Lorsqu'il y a eu la crise de la dioxine, par exemple. Alors j'espère que votre film va au moins revaloriser les produits du terroir », conclut-elle en s'adressant à Yvan Beck et Manu Coeman.

« J'espère que votre film va revaloriser les produits du terroir. »

Enfin, dans ce débat assez passionné, Marjolein Visser, professeur d'agroécologie à l'Université libre de Bruxelles, apporte son point de vue de scientifique. Reconnaisant beaucoup de qualités au documentaire, elle en pointe cependant une lacune: « Dans ce film, il manque le lien entre la production animale et les besoins alimentaires réels, indique-t-elle. Il est important de souligner que nous n'avons pas besoin de produire autant de viande pour manger correctement. » Mais la professeure nuance toutefois le discours anti-viande: « Si personne ne voulait manger de viande, que ferait-on des animaux en fin de vie qui nous ont donné leur lait et leurs œufs? Pour moi, l'idéal est d'être presque végétarien, mais un peu omnivore quand même, et d'accepter de manger un peu de viande, celle des animaux en fin de vie », préconise-t-elle. Yvan Beck prodigue également ses recommandations: « Un gros travail doit être fait pour replacer l'animal dans un

LoveMEATender : « Un film d'amour dédié aux paysans »

Yvan Beck est vétérinaire de formation et président de Planète Vie, une association qui étudie les relations unissant alimentation et environnement. Il est l'auteur du livre *L'Animal, l'Homme, la vie à l'origine* du film LoveMEATender.

« J'ai eu envie de mettre le sujet en images, mais de manière légère et ludique pour toucher un public le plus large possible, enfants y compris. C'est comme cela que j'ai eu l'idée de contacter un réalisateur publicitaire », explique-t-il. Il fait alors appel à son beau-frère, Manu Coeman, un réalisateur de renom qui se fait surtout remarquer en publicité. Celui-ci est immédiatement enthousiasmé par l'idée du film et le restera. « J'ai vécu des situations émotionnelles très fortes pendant le tournage. Mon but était que chaque spectateur ait la prise de conscience que j'ai eue pendant la réalisation de ce film », explique le réalisateur.

Ce documentaire, ovationné par certains, taxé de film « anti-viande » par d'autres, se veut, selon Yvan Beck, « un film d'amour dédié aux paysans ». Il a en tous cas le mérite de mettre au jour une réalité: celle de l'élevage et de l'abattage industriels. Le film pose la question de savoir si l'on peut nourrir 9 milliards de personnes avec de la viande chaque jour et offre des pistes de réflexion, à savoir « manger moins pour manger mieux », afin d'inciter le consommateur à réfléchir à sa consommation de viande.

circuit de production durable. Il faut un modèle d'agriculture raisonnée, mixte, qui combine agriculture et élevage » En guise de conclusion à ce débat, il s'interroge: « Le système actuel a montré ses limites, il a généré deux milliards d'obèses, alors où est le progrès? » ■

Un article rédigé par Aurélie Vankeerberghen